

ENTRETIEN

« Quand on sourit à la vie, elle se met à nous sourire... »



© LNM

Amie de Dieu et de la vie

Évelyne Frank est peu connue du grand public. Normal : cette chrétienne engagée dans l'enseignement, l'écriture et le témoignage du bonheur d'exister ne court pas après la notoriété. Son parcours n'est pourtant pas banal. En particulier son expérience de la solitude...

À vingt ans, Évelyne Frank pensait qu'elle n'était « pas douée pour le bonheur ». Trente-cinq années plus tard, c'est le corps droit et le regard affirmé que cette femme, toute menue, dit avoir « transformé sa vie en pas de danse ». Elle considère son entrée dans la maturité, à environ trente ans, comme son entrée dans le bonheur. Et maintenant elle est bien « résolue à apprendre à aimer la vieille dame » qu'elle est doucement en train de devenir : « Les tâches et les rides, je les habille de paillettes, et les lunettes, je les considère comme un bijou. » La solitude ? « Je ne l'ai pas choisie, explique-t-elle, mais je l'ai épousée. C'est une vie qui me va comme un gant ! Je peux vivre mes rythmes : donner une présence réelle à mes élèves, à mes collègues, à mes voisins, à la lecture, à la prière et à l'écriture... Tout cela ne serait pas possible si j'avais un mari et des enfants. Et puis je veux vivre mon corps correctement : chaque jour je fais

quarante-cinq minutes de gymnastique ; je veille aussi aux repas, qui doivent être rapides mais beaux. »

Accepter de se recevoir des autres

Quand on lui demande comment elle en est venue à aimer sa solitude, Évelyne Frank souligne d'abord qu'être seule ne veut pas dire être isolée. « Je suis très entourée », dit-elle en ajoutant qu'accepter de se laisser aimer n'a pas été facile. Il lui a fallu l'apprendre. Elle veille aussi à cultiver le dialogue avec les hommes, car l'idée de « rester entre nanas » lui est insupportable. Son petit appartement, aménagé avec grand soin dans une jolie maison alsacienne, est l'écrin dans lequel elle reçoit. Souvent. Mais jamais plus d'une ou deux personnes à la fois. Autour d'un grand vin et de fromage, par exemple.

Cette bienveillance qu'elle cultive patiemment, elle la récolte également,

au propre comme au figuré. Ils ne sont en effet pas rares, les voisins et les collègues qui ont la clé de son domicile et viennent spontanément remplir son frigo de légumes de leurs jardins ! Celle qui dit avoir « trouvé la meilleure part dans sa vie » n'en doute plus : « Quand on sourit à la vie, elle se met à nous sourire. Il vaut mieux se risquer à écrire une lettre que d'attendre du courrier. »

Point d'angélisme cependant chez cette femme dont le père est mort l'été 2012. Si elle cultive autant la beauté et la joie, c'est qu'elle ne les considère pas comme de simples décorations. « Le terrible reste, l'irréparable existe. Après, pour soi et pour les autres, il s'agit d'inventer et d'avoir le courage de poser des actes de résistance au malheur. Ne pas oublier d'être attentif à chaque leur. Et s'obstiner. La Bible ne dit-elle pas que le Royaume de Dieu est pour les violents qui s'en emparent ? »⁽¹⁾ Et puis, s'il y a un mot qu'Évelyne Frank affectionne, c'est « merci ». Parce qu'il exprime selon elle « la justesse, la justice, le réalisme ». Et que « dire merci, c'est recevoir une deuxième fois... »

Caroline Lehmann

(1) Évangile de Luc, chap. 16, v. 16.

6

QUESTIONS À ÉVELYNE FRANK

Théologienne et femme de lettres

Vous êtes fille d'un couple mixte catholique et réformé. Qu'avez-vous reçu de cette double origine ?

Mon père, calviniste cannois, a épousé une protestante alsacienne. Je suis devenue catholique mais mon « oui » chrétien ne s'est formé qu'à l'âge de trente ans, après que j'ai été tentée par l'athéisme militant. Ce que j'ai reçu du protestantisme, c'est le rapport très direct au texte. Un protestant n'a pas peur du « corps à corps » avec le texte. Comme Jacob qui lutte avec Dieu, il argumente et, s'il finit par s'agenouiller devant lui, ce n'est pas sans fierté. Du catholicisme, j'ai reçu une grande sensibilité au symbole, viscéral pour moi. Et puis il y a l'eucharistie, qui compte beaucoup. J'ai plus de mal avec Marie, mais l'Annonciation me parle énormément.

Le judaïsme aussi est important pour vous, non ?

À l'époque où j'étais tiraillée entre catholiques et protestants, je suis beaucoup allée voir les juifs. J'avais l'intuition que, si après Auschwitz ils pouvaient continuer de croire, c'est qu'ils avaient vraiment quelque chose à dire. Grâce en particulier à Élie Wiesel, j'ai découvert que, si le mal est insondable, le mystère du bien l'est bien plus encore...

Vous êtes très engagée dans une paroisse catholique. Selon vous, comment vont les Églises ?

Je trouve que le christianisme va très bien. Il y a chez les chrétiens une inventivité incroyable, avec des choses qui n'étaient pas pensables il y a peu. Après nous, d'autres prendront le relais. L'optimisme vous savez, c'est une forme de résistance.

Comment abordez-vous la religion au collège où vous enseignez ?

Avec certains jeunes, l'affrontement est parfois terrible. Mais on peut aller loin. J'ai un très grand respect pour les ados. Ils ont une capacité d'intériorité très grande. En cours de culture religieuse, qui réunit des jeunes de

toutes confessions, je fais beaucoup appel à l'art. J'essaie aussi d'utiliser un langage simple. Par exemple, pour parler de la prière, je dis que c'est un temps d'amitié avec soi sous le soleil de Dieu. Et peu à peu ils perçoivent que la foi, ça n'est pas seulement de l'émotivité. Que l'intelligence est requise. Même si la plupart n'a aucune connaissance religieuse au départ, ça n'est pas un obstacle, au contraire. Mieux vaut une terre vierge que des connaissances erronées qui enferment.

Novembre est là, sa grisaille et ses visites de cimetières... Quels conseils donneriez-vous à ceux qui appréhendent cette période ?

Moi qui ai perdu mon père il y a un peu plus d'un an, je trouve qu'avec la religion et la psychanalyse, nous avons deux instruments formidables pour faire en sorte que l'amour de la vie l'emporte. Ces instruments sont un peu comme le violon : difficiles, ça résiste. Du coup on peut dire que l'instrument est mauvais et le casser. Mais si on s'obstine à travailler, on peut en tirer des sons magnifiques et personnels. Et puis, il existe plusieurs façons de vivre le deuil : aller ou pas au cimetière, regarder ou pas des photos de disparus...

Je pense qu'il faut se respecter et respecter chacun dans sa façon de vivre ces choses.

Et aux chrétiens fatigués du Noël commercial, que dites-vous ?

Qu'il ne faut pas mépriser le Noël commercial. Les lustres qui illuminent la rue des Orfèvres à Strasbourg ne me gênent pas ; c'est aussi une façon de traverser les temps difficiles.

Nous n'avons pas à casser cela.

Par contre, à nous chrétiens de descendre dans la crypte et de fêter Noël de façon vivable. Dans la famille, dans la rue, pour et avec tous ceux qui détestent cette fête. Car Noël n'est pas le sourire contraint, ni la fête des enfants, ni celle des cadeaux obligatoires ! Je crois qu'il nous faut aller au secours de Noël, le « désensorcelé » de tous ses clichés. Ne pas craindre l'art du peu parce que la pléthore abîme ce que nous vivons.

Peut-être nous faut-il aussi accepter de déstabiliser voire de



Statue de Marie-Madeleine, une des disciples du Christ qu'Évelyne Frank aime particulièrement. Elle occupe une place de choix dans son bureau. Évelyne Frank apprécie les objets « utiles, beaux, qui pointent vers l'au-delà ». Et aussi qu'incombent pas : chez elle, « quand un objet arrive, un autre part ».



PARCOURS ET ENGAGEMENTS

Née à Colmar en 1957, Évelyne Frank conclut ses études universitaires par l'obtention de trois doctorats : deux à Strasbourg (Lettres et théologie protestante) et un à Metz (Bible et littérature). Une formation psychologique et spirituelle complète sa recherche.

Aujourd'hui son activité conjugue l'enseignement du français et de la culture religieuse en collège à Strasbourg ; l'écriture (livres, articles) ; la lecture publique pour enfants ou adultes (bible, textes d'inspiration juive ou chrétienne, poésie contemporaine, tableaux de maîtres...) ; les conférences ; et dans le cadre de sa paroisse : l'annonce de la Parole et la visite de personnes malades ou incarcérées.

créer le conflit. Et même à quarante ans, ne pas craindre d'être le vilain garçon ou la méchante fille qui dit à sa mère, à son frère ou à sa belle-sœur : « *Le soir de Noël je serai avec toi, mais ensuite je serai avec des gens de mon quartier...* » On peut aussi, le soir de Noël, inviter quelqu'un. Mes parents l'ont fait pendant quinze ans. C'étaient des Noëls délicieux, l'étranger nous apportait beaucoup...

Propos recueillis par C.L.



Retrouvez Évelyne Frank et ses ouvrages sur www.evelyne.frank.fr